

LES ANNONCES SONT REÇUES : A MARSEILLE, chez M. G. Allard, rue Pavillon et dans nos bureaux, A PARIS : à l'Agence Havas, place de la Bourse, 5

ABONNEMENTS : 3 mois 6 francs 1 an 12 francs

B.-du-Rh. et départe- ments limitrophes, 8 fr. 45 fr. 33 fr. France et Colonies, 9 fr. 47 fr. 32 fr. Etranger, 12 fr. 22 fr. 40 fr.

Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> et du 16 de chaque mois

# Le Petit Provençal

JOURNAL QUOTIDIEN D'UNION NATIONALE

Vendredi 26 Juillet 1918

REDACTION ET ADMINISTRATION : 75, rue de la Darse, 75 MARSEILLE

Téléph. : Directeur 2-90. - Rédaction 2-72 39-50

Bureaux à Paris : 10, rue de la Bourse

43<sup>e</sup> ANNÉE - 10 cent. - N° 15.146

## TRIBUNE LIBRE

### Langage familial

La doctrine collectiviste intégrale apparaît dangereuse ou simplement irréalisable à ceux-là seuls qui n'ont pas eu encore le désir, la curiosité ou l'occasion de réfléchir sur ce qu'elle signifie, de se demander en quoi elle consiste exactement.

Pour arriver à comprendre ce système social, il n'est point du tout nécessaire d'avoir ce que l'on appelle de l'instruction ni de se plonger dans des études profondes, laborieuses, par conséquent peu attrayantes. Le simple bon sens suffit à chacun de nous pour résoudre un problème qui n'est pas compliqué. On risquerait fort, au contraire, de ne pas arriver à un grand résultat, ou de n'y arriver que tard, péniblement, si l'on entreprenait, tout d'abord, la lecture de livres nombreux, énormes, et fruyants !

Au moment où le monde syndicaliste expose, dans d'importantes réunions, ouvertement et précises le but à atteindre par le prolétariat, c'est bien le cas de commencer à réfléchir sur ce que devra être la vie publique et sociale aussitôt que notre victoire éclatante aura mis fin à l'atroce guerre actuelle.

Nul ne se figure, je suppose, que après la guerre, les choses vont reprendre comme avant et que notre système social va retomber sur son aplomb sans secousses, sans quelques changements. Chacun de nous, au contraire, prévoit très nettement des modifications profondes, jusqu'ici fort imprévues, dans la vie publique et dans notre vie particulière.

Certains prétendent même que la société actuelle, violemment maltraitée, par la bontrasse guerrière, craque dans toutes ses membrures et pourrait bien être jetée bas en entier.

Assurément ce serait le seul résultat de la guerre qu'il ne faudrait pas regretter.

En 1870, au début même de ses cruelles épreuves, la France, dans une admirable vision des réalités, emportée par sa foi démocratique, se donna tout d'abord un gouvernement républicain, chassant la monarchie. Premier progrès social !

La République, d'abord bien timide, en butte aux attaques furieuses des monarchistes de toutes espèces, s'affirma peu à peu dans sa puissance. Elle releva le pays, elle lui donna une prospérité qu'il n'avait jamais connue, lui frayant le chemin vers toutes les conquêtes de l'esprit, de la liberté, de l'indépendance humaine.

Aujourd'hui, au milieu des souffrances indicibles de la plus monstrueuse des guerres, c'est encore notre pays républicain qui demeure le noyau de la résistance indomptable contre les assauts acharnés de la barbarie allemande ; c'est notre pays républicain qui reste le champ de bataille de la civilisation sur lequel les peuples qui veulent vivre libres et respectés vont égorger la bête fauve abjecte, ivre de destruction et de sang humain.

Le gouvernement républicain dont le développement vers le progrès est illimité, continuera obligatoirement sa tâche en France. Il émancipera notre race des entraves inextricables que la forme de la société actuelle incohérente, ridicule, funeste, apporte à la marche de l'homme vers la vie heureuse, sereine pour tous.

La marche actuelle du monde est absolument semblable à celles des temps les plus reculés. D'un côté, les possesseurs du capital, reconnus protégés par nos lois ; d'un côté, ceux qui ne possèdent pas mais qui, pour un salaire, vont faire fructifier le capital des autres par leur travail. Le profit du possesseur du capital est plus grand si les salaires donnés sont plus faibles.

Notre système crée donc une société composée de pauvres et de riches, d'individus qui travaillent plus durement, produisant le maximum d'efforts, sont réduits au salaire que l'employeur veut bien donner ou qu'ils parviennent à lui arracher, toujours inférieur à ce qu'ils ont produit, en réalité ; d'individus qui, grâce au capital qu'ils possèdent, prêtent avec un effort très léger la plus grande part de ce qui a été produit dans l'ensemble.

Au temps de l'esclavage cela n'était pas autrement. Le mot est supprimé, il est vrai, mais la chose a-t-elle bien disparu ?

Il n'y a pas les coups de bâton, j'en conviens, et la liberté du travailleur est légalement respectée. Sa misère matérielle, ses difficultés pour vivre sont parfois extrêmes. Nous sommes encore très près de la barbarie.

Par souci de l'éclatance, de la forme, nous avons blanchi la façade de la maison, nous tentons même de l'embellir, de la décorer. Le curieux qui en ouvre la porte recule d'étonnement douloureux à voir la détresse de l'intérieur, sa mauvaise installation.

Pour l'instant, je me borne à des constatations. Je ne veux pas savoir si c'est juste, si c'est injuste, qu'il en soit ainsi ; je ne veux pas examiner si par bonté, par humanité l'on doit mettre fin à pareil état de choses. Ce serait raisonnablement sans fin et surtout... sans résultat ni profit, comme il en a été jusqu'ici.

En affaires il ne faut pas s'amuser à faire du sentiment. Or, c'est une affaire, une simple et excellente affaire pour tout le monde, sans aucune exception, qui s'offre au monde. Il faut changer la forme de la société actuelle.

Mais qui donc y perdra ? Ouvrons les yeux et nous verrons bien que le système de la propriété capitaliste, qui réduit à l'esclavage la masse énorme des non-possédants, ne donne même pas la sécurité à ceux qui possèdent, à ceux qui détournent partie plus ou moins grande du capital.

Quels sont les petits propriétaires, les petits industriels, les petits commerçants qui sont bien sûrs que demain ils ne seront pas relégués dans la masse douloureuse des salariés ? Quels sont ceux d'entre eux qui déjà ne souffrent pas, grâce à qu'ils sont par des capitaux très puissants, par des concurrences et-froyables ?

La lutte acharnée entre les différentes classes, les haïnes atroces entre citoyens ne sauraient prendre fin tant que pareille société persistera. La masse énorme souffrira, et ceux qui sont satisfaits aujourd'hui ne sont point certains que cela dure.

Ce sont bien là des faits constatés, incontestables, ce ne sont pas des raisonnements philosophiques. C'est l'expérience personnelle de chaque jour. Personne n'est sûr du lendemain.

Et alors ? ... Et alors ? ...

Alors... il faut chercher autre chose. Le collectivisme s'offre à nous dans toute sa vérité simple.

En réalité, il consiste en une vaste association bien méthodiquement organisée, travaillant avec le capital général. Et chacun reconnaît les avantages de l'association, même les plus acharnés adversaires du collectivisme sans le connaître.

Et quand l'abondance des biens de toute nature aura satisfait les besoins de chacun de nous, quand nous serons affranchis de la crainte du lendemain, quand chacun de nous aura et tout le nécessaire et tout le superflu, quel est celui qui regardera son voisin de travers ?

« Quand le râtelier est vide, dit un vieux proverbe, les chevaux se battent. » Très bien ! mais s'il est plein ?

## NOS « AS »

Paris, 25 Juillet.

Nous avons déjà parlé, dit le Petit Journal, du sous-secrétaire Gouffard, dont nous avons rappelé l'admirable carrière dans l'artillerie et les chasses, où, comme agent de liaison il fut blessé quatre fois et où il obtint la Médaille militaire et plusieurs citations. Cet homme a réalisé la plus belle performance jusqu'ici accomplie dans l'aviation de chasse : depuis le 30 juin dernier, il a incendié 12 avions et abattu 2 avions.

Voici ses récents exploits :

30 juin, 2 drachens, 1<sup>er</sup> juillet, 1 ; 5 juillet, 1 ; 7 juillet, 1 ; 12 juillet, 1 ; 15 juillet, 1 ; 17 juillet, 2 ; 13 juillet, 2 ; 21 juillet, 1. Soit un total de 14 avions de succès, ce qui compte 17 victoires.

Il a succédé au capitaine Lahouelle comme chef de l'escadrille à laquelle il appartient. Le capitaine Lahouelle vient en effet d'être blessé au retour d'une patrouille au cours de laquelle il avait descendu trois ballons en feu.

## LA GUERRE

### Notre progression continue malgré la résistance de l'ennemi

#### Les Allemands prépareraient une attaque sur un autre point du front

Paris, 25 Juillet.

On annonce la mort de M. Cahart-Danneville, sénateur de la Manche, décédé subitement cette nuit. M. Cahart-Danneville assistait hier à l'audience de la Cour de justice.

## LA SITUATION

— De notre correspondant particulier — Paris, 25 Juillet.

Au cours de la nuit dernière, l'ennemi a multiplié ses efforts pour desserrer la pince dans laquelle il se trouve pris, ou plutôt pour protéger sa retraite. Celle-ci est très sérieuse, bien que notre pression, toujours énergique, ne faiblisse pas un instant.

## PROPOS DE GUERRE

### Toujours l'Actualité

Il en est de certains sujets comme des vieilles blessures : si l'on y touche, elles se rouvrent.

Parce que j'ai eu l'impression, pour répondre au désir d'un correspondant, de donner l'avis de mon charbonnier sur l'année à laquelle a commencé le XX<sup>e</sup> siècle, je me suis attiré une hotte de lettres où l'on m'accuse, en termes d'ailleurs peu courtois, d'avoir dit une sottise.

Je n'aurais jamais cru qu'une histoire, vieille de dix-huit ans, et qui a fait couler presque autant de sang que la survie de Louis XVII ou le serpent de mer du Constitutionnel, pût encore passionner à ce point mes contemporains et en un moment où les sujets d'occupation ne manquent pas.

Cela prouve deux choses : 1<sup>o</sup> que nous sommes bien les fils de nos pères, ayant conservé très vif le goût de la controverse ; 2<sup>o</sup> que nous gardons dans les moments les plus graves notre tête assez froide pour nous quereller sur des questions anciennes de quatre lustres et n'ayant plus guère de rapport avec notre vie présente.

Je sais bien que pour beaucoup cela n'est point une preuve de civisme. On va m'opposer les fameuses querelles byzantines. Mais quand les Byzantins se chamaillaient, c'était toute la nation. Chez nous, il y a des gens pour s'occuper des choses plus immédiates. Il n'est donc pas scandaleux que des citoyens qui n'ont pas le souci de la conduite de la guerre s'occupent d'autre chose, ce qui vaut mieux que de tenir des propos subversifs.

Mais j'entends mes contradicteurs : « Vous esquiviez la question. Ce ne sont pas des phrases que nous voulons, mais savoir sur quelles autorités vous appuyez pour dire que le XX<sup>e</sup> siècle a commencé en 1901 ». C'est vrai, je dois donner mes références.

Argo a écrit dans l'Annuaire du Bureau des Longitudes : « Il résulte avec une entière évidence que toute la journée du 1<sup>er</sup> décembre 1800 appartient au XVIII<sup>e</sup> siècle et que le XIX<sup>e</sup> siècle a seulement commencé le 1<sup>er</sup> janvier 1901 ».

Et si cela ne suffit pas, j'ajoute que Victor Hugo, Littré, l'Académie Française (voir le dictionnaire) et l'Académie des Sciences (séance tenue en novembre 1899) sont de cette opinion.

De sorte, mes bons amis, que si mon charbonnier est dans l'erreur, il y est en bonne compagnie.

ANDRÉ NEGIS

## LA SITUATION

— De notre correspondant particulier — Paris, 25 Juillet.

Le correspondant de l'Associated Press auprès des armées combattantes, télégraphie le 24 juillet :

Les deux côtés de la poche allemande ont été le théâtre de attaques et contre-attaques les plus violentes au cours de la nuit et de la matinée. Quelques fluctuations ont été dans la ligne de nos succès, en faveur des Alliés dans leur pression sur les Allemands qui tâchent de protéger le retrait du gros de leurs troupes du danger imminent.

## LA SITUATION

— De notre correspondant particulier — Paris, 25 Juillet.

Le correspondant de l'Associated Press auprès des armées combattantes, télégraphie le 24 juillet :

Les deux côtés de la poche allemande ont été le théâtre de attaques et contre-attaques les plus violentes au cours de la nuit et de la matinée. Quelques fluctuations ont été dans la ligne de nos succès, en faveur des Alliés dans leur pression sur les Allemands qui tâchent de protéger le retrait du gros de leurs troupes du danger imminent.

## LA SITUATION

— De notre correspondant particulier — Paris, 25 Juillet.

Le correspondant de l'Associated Press auprès des armées combattantes, télégraphie le 24 juillet :

Les deux côtés de la poche allemande ont été le théâtre de attaques et contre-attaques les plus violentes au cours de la nuit et de la matinée. Quelques fluctuations ont été dans la ligne de nos succès, en faveur des Alliés dans leur pression sur les Allemands qui tâchent de protéger le retrait du gros de leurs troupes du danger imminent.

## LA SITUATION

— De notre correspondant particulier — Paris, 25 Juillet.

Le correspondant de l'Associated Press auprès des armées combattantes, télégraphie le 24 juillet :

Les deux côtés de la poche allemande ont été le théâtre de attaques et contre-attaques les plus violentes au cours de la nuit et de la matinée. Quelques fluctuations ont été dans la ligne de nos succès, en faveur des Alliés dans leur pression sur les Allemands qui tâchent de protéger le retrait du gros de leurs troupes du danger imminent.

## LA SITUATION

— De notre correspondant particulier — Paris, 25 Juillet.

Le correspondant de l'Associated Press auprès des armées combattantes, télégraphie le 24 juillet :

Les deux côtés de la poche allemande ont été le théâtre de attaques et contre-attaques les plus violentes au cours de la nuit et de la matinée. Quelques fluctuations ont été dans la ligne de nos succès, en faveur des Alliés dans leur pression sur les Allemands qui tâchent de protéger le retrait du gros de leurs troupes du danger imminent.

## LA SITUATION

— De notre correspondant particulier — Paris, 25 Juillet.

Le correspondant de l'Associated Press auprès des armées combattantes, télégraphie le 24 juillet :

Les deux côtés de la poche allemande ont été le théâtre de attaques et contre-attaques les plus violentes au cours de la nuit et de la matinée. Quelques fluctuations ont été dans la ligne de nos succès, en faveur des Alliés dans leur pression sur les Allemands qui tâchent de protéger le retrait du gros de leurs troupes du danger imminent.

## LA SITUATION

— De notre correspondant particulier — Paris, 25 Juillet.

Le correspondant de l'Associated Press auprès des armées combattantes, télégraphie le 24 juillet :

Les deux côtés de la poche allemande ont été le théâtre de attaques et contre-attaques les plus violentes au cours de la nuit et de la matinée. Quelques fluctuations ont été dans la ligne de nos succès, en faveur des Alliés dans leur pression sur les Allemands qui tâchent de protéger le retrait du gros de leurs troupes du danger imminent.

## LA SITUATION

— De notre correspondant particulier — Paris, 25 Juillet.

Le correspondant de l'Associated Press auprès des armées combattantes, télégraphie le 24 juillet :

Les deux côtés de la poche allemande ont été le théâtre de attaques et contre-attaques les plus violentes au cours de la nuit et de la matinée. Quelques fluctuations ont été dans la ligne de nos succès, en faveur des Alliés dans leur pression sur les Allemands qui tâchent de protéger le retrait du gros de leurs troupes du danger imminent.

## LA SITUATION

— De notre correspondant particulier — Paris, 25 Juillet.

Le correspondant de l'Associated Press auprès des armées combattantes, télégraphie le 24 juillet :

Les deux côtés de la poche allemande ont été le théâtre de attaques et contre-attaques les plus violentes au cours de la nuit et de la matinée. Quelques fluctuations ont été dans la ligne de nos succès, en faveur des Alliés dans leur pression sur les Allemands qui tâchent de protéger le retrait du gros de leurs troupes du danger imminent.

## LA GUERRE

### Notre progression continue malgré la résistance de l'ennemi

#### Les Allemands prépareraient une attaque sur un autre point du front

Paris, 25 Juillet.

On annonce la mort de M. Cahart-Danneville, sénateur de la Manche, décédé subitement cette nuit. M. Cahart-Danneville assistait hier à l'audience de la Cour de justice.

## LA SITUATION

— De notre correspondant particulier — Paris, 25 Juillet.

Au cours de la nuit dernière, l'ennemi a multiplié ses efforts pour desserrer la pince dans laquelle il se trouve pris, ou plutôt pour protéger sa retraite. Celle-ci est très sérieuse, bien que notre pression, toujours énergique, ne faiblisse pas un instant.

## PROPOS DE GUERRE

### Toujours l'Actualité

Il en est de certains sujets comme des vieilles blessures : si l'on y touche, elles se rouvrent.

Parce que j'ai eu l'impression, pour répondre au désir d'un correspondant, de donner l'avis de mon charbonnier sur l'année à laquelle a commencé le XX<sup>e</sup> siècle, je me suis attiré une hotte de lettres où l'on m'accuse, en termes d'ailleurs peu courtois, d'avoir dit une sottise.

Je n'aurais jamais cru qu'une histoire, vieille de dix-huit ans, et qui a fait couler presque autant de sang que la survie de Louis XVII ou le serpent de mer du Constitutionnel, pût encore passionner à ce point mes contemporains et en un moment où les sujets d'occupation ne manquent pas.

Cela prouve deux choses : 1<sup>o</sup> que nous sommes bien les fils de nos pères, ayant conservé très vif le goût de la controverse ; 2<sup>o</sup> que nous gardons dans les moments les plus graves notre tête assez froide pour nous quereller sur des questions anciennes de quatre lustres et n'ayant plus guère de rapport avec notre vie présente.

Je sais bien que pour beaucoup cela n'est point une preuve de civisme. On va m'opposer les fameuses querelles byzantines. Mais quand les Byzantins se chamaillaient, c'était toute la nation. Chez nous, il y a des gens pour s'occuper des choses plus immédiates. Il n'est donc pas scandaleux que des citoyens qui n'ont pas le souci de la conduite de la guerre s'occupent d'autre chose, ce qui vaut mieux que de tenir des propos subversifs.

Mais j'entends mes contradicteurs : « Vous esquiviez la question. Ce ne sont pas des phrases que nous voulons, mais savoir sur quelles autorités vous appuyez pour dire que le XX<sup>e</sup> siècle a commencé en 1901 ». C'est vrai, je dois donner mes références.

Argo a écrit dans l'Annuaire du Bureau des Longitudes : « Il résulte avec une entière évidence que toute la journée du 1<sup>er</sup> décembre 1800 appartient au XVIII<sup>e</sup> siècle et que le XIX<sup>e</sup> siècle a seulement commencé le 1<sup>er</sup> janvier 1901 ».

Et si cela ne suffit pas, j'ajoute que Victor Hugo, Littré, l'Académie Française (voir le dictionnaire) et l'Académie des Sciences (séance tenue en novembre 1899) sont de cette opinion.

De sorte, mes bons amis, que si mon charbonnier est dans l'erreur, il y est en bonne compagnie.

ANDRÉ NEGIS

## LA GUERRE

### Notre progression continue malgré la résistance de l'ennemi

#### Les Allemands prépareraient une attaque sur un autre point du front

Paris, 25 Juillet.

On annonce la mort de M. Cahart-Danneville, sénateur de la Manche, décédé subitement cette nuit. M. Cahart-Danneville assistait hier à l'audience de la Cour de justice.

## LA SITUATION

— De notre correspondant particulier — Paris, 25 Juillet.

Au cours de la nuit dernière, l'ennemi a multiplié ses efforts pour desserrer la pince dans laquelle il se trouve pris, ou plutôt pour protéger sa retraite. Celle-ci est très sérieuse, bien que notre pression, toujours énergique, ne faiblisse pas un instant.

## PROPOS DE GUERRE

### Toujours l'Actualité

Il en est de certains sujets comme des vieilles blessures : si l'on y touche, elles se rouvrent.

Parce que j'ai eu l'impression, pour répondre au désir d'un correspondant, de donner l'avis de mon charbonnier sur l'année à laquelle a commencé le XX<sup>e</sup> siècle, je me suis attiré une hotte de lettres où l'on m'accuse, en termes d'ailleurs peu courtois, d'avoir dit une sottise.

Je n'aurais jamais cru qu'une histoire, vieille de dix-huit ans, et qui a fait couler presque autant de sang que la survie de Louis XVII ou le serpent de mer du Constitutionnel, pût encore passionner à ce point mes contemporains et en un moment où les sujets d'occupation ne manquent pas.

Cela prouve deux choses : 1<sup>o</sup> que nous sommes bien les fils de nos pères, ayant conservé très vif le goût de la controverse ; 2<sup>o</sup> que nous gardons dans les moments les plus graves notre tête assez froide pour nous quereller sur des questions anciennes de quatre lustres et n'ayant plus guère de rapport avec notre vie présente.

Je sais bien que pour beaucoup cela n'est point une preuve de civisme. On va m'opposer les fameuses querelles byzantines. Mais quand les Byzantins se chamaillaient, c'était toute la nation. Chez nous, il y a des gens pour s'occuper des choses plus immédiates. Il n'est donc pas scandaleux que des citoyens qui n'ont pas le souci de la conduite de la guerre s'occupent d'autre chose, ce qui vaut mieux que de tenir des propos subversifs.

Mais j'entends mes contradicteurs : « Vous esquiviez la question. Ce ne sont pas des phrases que nous voulons, mais savoir sur quelles autorités vous appuyez pour dire que le XX<sup>e</sup> siècle a commencé en 1901 ». C'est vrai, je dois donner mes références.

Argo a écrit dans l'Annuaire du Bureau des Longitudes : « Il résulte avec une entière évidence que toute la journée du 1<sup>er</sup> décembre 1800 appartient au XVIII<sup>e</sup> siècle et que le XIX<sup>e</sup> siècle a seulement commencé le 1<sup>er</sup> janvier 1901 ».

Et si cela ne suffit pas, j'ajoute que Victor Hugo, Littré, l'Académie Française (voir le dictionnaire) et l'Académie des Sciences (séance tenue en novembre 1899) sont de cette opinion.

De sorte, mes bons amis, que si mon charbonnier est dans l'erreur, il y est en bonne compagnie.

ANDRÉ NEGIS

### LE COMTE DE Monte-Cristo

QUATRIÈME PARTIE

— Il y a un crime, dit Monte-Cristo, venez à moi, messieurs ; venez, monsieur de Villefort ; pour que la déclaration soit valable, elle doit être faite aux autorités compétentes.

Monte-Cristo prit le bras de Villefort, et en même temps celui de madame Danglars. Il traîna le procureur du roi jusque sous le platane, où l'ombre était le plus épaisse.

Tous les autres conviés suivaient.

— Tenez, dit Monte-Cristo, ici, à cette place même (et il frappait du pied), ici, pour réajuster ces arbres déjà vieux, j'ai fait creuser et mettre du terrain ; oh, là, mes travailleurs en creusant, ont déterrés un coffre ou plutôt des ferrures de coffre, au milieu desquelles était le squelette d'un enfant nouveau-né. Ce n'est pas de la fantasmagorie cela, j'espère ?

Monte-Cristo sentit sa raideur le bras de madame Danglars et frissonner le poignet de Villefort.

— Un enfant nouveau-né ? répéta Debray ; diable ! ceci devient sérieux, ce me semble.

— Eh bien ! dit Monte-Cristo, je ne me trompais donc pas quand je prétendais tout à l'heure que les maisons avaient une âme et un visage comme les hommes, et qu'elles portaient sur leur physionomie un reflet de leurs entrailles. La maison était triste parce qu'elle avait des remords ; elle avait des remords parce qu'elle cachait un crime.

— Oh ! qui dit un crime ? reprit Villefort, tenant un dossier en main.

— Comment ! un enfant enterré vivant dans un jardin, ce n'est pas un crime ? s'écria Monte-Cristo. Comment appelez-vous donc cette action-là, monsieur le procureur du roi ?

— Mais qui dit qu'il a été enterré vivant ?

— Pourquoi l'enterrer là, s'il était mort ? Ce jardin n'a jamais été un cimetière.

— Que fait-on aux infanticides dans ce pays-ci ? demanda naïvement le major Cavalcanti.

— Oh ! mon Dieu ! on leur coupe tout bonnement le cou, répondit Danglars.

— Ah ! on leur coupe le cou, fit Cavalcanti.

— Je le crois... N'est-ce pas monsieur de Villefort ? demanda Monte-Cristo.

— Oui, monsieur le comte, répondit celui-ci avec un accent qui n'avait plus rien d'humain.

Monte-Cristo vit que c'était tout ce que pouvait supporter les deux personnes pour lesquelles il avait préparé cette scène ; et ne voulant pas la pousser trop loin :

— Mais le caré, messieurs, dit-il, il me semble que nous l'oublions.

Et il remena ses convives vers la table placée au milieu de la pelouse.

— En vérité, monsieur le comte, dit madame Danglars, j'ai honte d'avoir ma faiblesse, mais toutes ces affreuses histoires m'ont bouleversée ; laissez-moi m'en aller, je vous prie.

Et elle tomba sur une chaise, s'écriant : — Monte-Cristo ! la salua et s'approcha de madame de Villefort.

— Je crois que madame Danglars a encore besoin de votre lacon, dit-il.

Mais avant que madame de Villefort se fut approchée de son amie, le procureur du roi avait déjà dit à l'oreille de madame Danglars :

— Il faut que je vous parle, au parquet si vous voulez, c'est encore là l'endroit le plus sûr.

— Et ça ?

— A mon bureau, au parquet si vous voulez, c'est encore là l'endroit le plus sûr.

— Et ça ?

— A mon bureau, au parquet si vous voulez, c'est encore là l'endroit le plus sûr.

— Et ça ?

— A mon bureau, au parquet si vous voulez, c'est encore là l'endroit le plus sûr.

Sur la demande de sa femme, M. de Villefort donna donc le premier le signal du départ. Il offrit une place dans son landau à madame Danglars, afin qu'elle eût les soins de sa femme. Quant à M. Danglars, absorbé dans une conversation industrielle des plus intéressantes avec M. Cavalcanti, il ne faisait aucune attention à tout ce qui se passait.

Monte-Cristo, tout en demandant son flacon à madame de Villefort, avait remarqué que M. de Villefort s'était approché de madame Danglars et, guidé par sa situation, il avait deviné ce qu'il lui avait dit, quoiqu'il eût paru si bas qu'à peine si madame Danglars elle-même l'avait entendu.

Il laissa, sans s'opposer à aucun arrangement, partir Morrel, Debray et Château-Renaud à cheval, et monter les deux dames dans le landau de M. de Villefort ; de son côté, Danglars, de plus en plus enchaîné de Cavalcanti père, l'invita à monter avec lui dans son coupé.

Quant à Andrea Cavalcanti, il gagna son cabinet qui attendait devant la porte, et dont un groom, qui exagérait les agréments de la fashion anglaise, lui tenait, en sa housse, le landau de M. de Villefort ; de son côté, Danglars, de plus en plus enchaîné de Cavalcanti père, l'invita à monter avec lui dans son coupé.

Andrea n'avait pas beaucoup parlé durant le dîner, par cela même que c'était un garçon fort intelligent, et qu'il avait tout naturellement éprouvé la crainte de dire quelque sottise au milieu de ces convives riches et puissants, parmi lesquels son œil était parvenu à reconnaître sans crainte un procureur du roi.

Entendu il avait été accablé par M. Danglars, qui, après un rapide coup d'œil sur le vieux major au cou raide et sur son fils

encore un peu timide, en rapprochant tous ces symptômes de l'hospitalité de Monte-Cristo, avait pensé qu'il avait affaire à quelque nabab venu à Paris pour perfectionner son fils unique dans la vie mondaine.

Il avait donc contemplé avec une complaisance indolente l'énorme diamant qui brillait au petit doigt du major, car le major, en cet instant, était en train de se débarrasser et les espions pouvaient en ouvrant les oreilles, obtenir des renseignements importants.

En outre, il y eut des déclarations de désertion parvenues. En conséquence, le major n'est de Reims, évita tout coup qui ne lui fut pas porté à fond. D'un autre côté, la grande offensive de Foch fut, de nombreux regards une surprise pas sans que l'opinion répandue parmi les troupes qu'aucune atta-

qu'il n'était projetée sur ce front et à la suite d'un emploi de chars de fer. Le tonnerre montait et Foch pensait continuer ses attaques sur un front encore plus étendu.

### Le Roi d'Angleterre félicite l'Armée navale

Londres, 25 Juillet.

Avant de quitter la grande flotte, le roi a remis un message au commandant en chef, dans lequel, après avoir exprimé le plaisir qu'il a éprouvé de voir les magnifiques bâtiments anglais alignés avec les navires anglais, le souverain a dit ainsi : « Vous avez, depuis ma dernière visite, par votre garde vigilante, avec l'aide de la flotte auxiliaire inépuisable et vaillante de la marine marchande, continué à assurer avec vaillance et jamais nos rives, notre commerce et les transports des puissances alliées et maintenu notre maîtrise sur la mer. »

### M. Delaney au Japon

Tokio, 25 Juillet.

Le nouvel ambassadeur de la République Française, M. Delaney, a pris aujourd'hui possession de ses fonctions.

### M. Malvy devant la Haute-Cour

#### ONZIÈME AUDIENCE

Paris, 25 Juillet.

La onzième audience de la Cour de justice est ouverte à 9 h. 10. M. Antonin Dubost préside. Le greffier procède à l'appel nominal qui commença par le nom de M. Malvy. M. Morel a adressé une lettre d'excuses sur laquelle la Cour statuera en Chambre du Conseil.

### LA DÉPOSITION DE M. CHANOT

On entend M. Chanot, ancien directeur de la police municipale, qui a été interrogé sur le cas de M. Gauthier, officier de paix.

M. Chanot s'explique ensuite sur la propagande pacifiste et les graves qui, selon lui, n'en furent qu'un prolongement. Commencées avec les ministères, elles furent reprises, le jour plus nettes, par M. Chanot, qui les graves étaient fondées par des agitateurs. Ses agents arrêtèrent de nombreux étrangers et des Français.

### INCIDENT

Les déclarations de M. Chanot amènent une vive protestation de la part de M. Malvy qui demande une confrontation avec M. Laurent.

L'ancien préfet de police revient à la barre et dit qu'il a eu l'impression que les graves, plus nettes, avaient été causées par la vie civile, mais qu'il n'est pas douteux que bientôt des éléments révolutionnaires s'y mêlèrent. Ses agents arrêtèrent de nombreux étrangers et des Français.

### LE COLONEL ZOPFF

On entend le colonel Zopff.

Il déclare que c'est au moment où la propagande pacifiste faisait des progrès que M. Leymarié, directeur de la sûreté générale, le reçut plus le lieutenant Bruyant, agent de liaison avec le grand quartier général. Quand M. Steeg arriva au ministère de l'Intérieur, les relations furent rompues.

### UNE ESPIONNE DE LA FRANCE

On entend Mme Lebrun qui ne figurait pas parmi les témoins cités. Elle raconte qu'elle fit trois voyages en Allemagne, qu'on lui confiait des missions en France, qu'elle était au service du grand quartier général français. Le lieutenant allemand auquel elle avait affaire lui dit qu'il avait un gouverneur français, un personnel militaire appartenant depuis longtemps. Quand elle vint en France, elle fit connaître cette déclaration et on lui dit qu'il était inutile de se renseigner pour cela en France, que cette personnalité était trop haut placée.

### INTERVENTION DE M. PEYTRAL

Une courte confrontation a lieu alors entre Mme Lebrun et le colonel Zopff.

M. Peytral fait remarquer que la déposition de Mme Lebrun concerne surtout une autre affaire et qu'elle n'a aucune corrélation avec la présente affaire.

### LE LIEUTENANT BRUYANT

Le lieutenant Bruyant dépose ensuite.

Il donne de nombreux détails sur les relations du quartier général avec le ministère de l'Intérieur. Il fait ressortir que le grand quartier général demandait plusieurs fois que des messages soient pris pour envoyer à l'intérieur la propagande pacifiste et la diffusion des tracts qui venaient jusque dans le pays.

### M. MALVY ONTÈSTE ET PRÉCISE

M. Malvy présente alors différentes observations. Il confirme ce qu'il a dit de ses bonnes relations avec le général Nivelle et dit qu'il était pleinement d'accord avec le général Lyautey. M. Malvy insiste sur la lettre de remerciements que lui adressa le général Nivelle.

M. Malvy ajoute que le témoin a fait allusion à la constitution d'un comité d'ouvriers et de paysans que le ministère avait cherché à dissimuler au grand quartier général. Il fait ressortir que c'est un fait dont le général Lyautey a eu à s'occuper et qu'il n'y avait aucun raison de le cacher au grand quartier général. M. Malvy affirme une fois de plus que ses services avaient des ordres pour remettre à l'officier de liaison tout ce qu'ils avaient.

Le lieutenant Bruyant ayant contesté la





